

Robert d'AUNOUX

DIRECTEUR

LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC

ADM INISTRATEUR-GÉRANT

Tous les genres sont bons
hors le genre ennuyeux.

Journal Politique, Littéraire & Mondain

HEBDOMADAIRE

De omni re scitili...
et quibusdam aliis.

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an..... 8 fr.	Un an..... 10 fr.
Six mois..... 4 fr.	Six mois..... 5 fr.
Trois mois..... 2 fr.	Trois mois..... 2 50

ADMINISTRATION - RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon.

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.

ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon

et dans les bureaux de la Discussion.

Première Chronique (l'hiver). — Lettre d'un gène (projet des eaux). — Palinodie. Souvenir et impressions de voyage. — Rome. — Constantinople.

SOMMAIRE

Chronique. — Henry Dervyl.
Croquis romains. — La Béfana. — Il ghetto. — La Morra. — Banco di Lotto. — Marius Berger.
Thomas Vos. — Jehan Sarrazin fils.
Présage d'hiver. — Constance M.
Le Théâtre des Célestins. — Coup d'œil rétrospectif (fin). — Un an du parterre.
Palinodie. — Luc Argès.
Lettre d'un gène. — Jean Bonvoit.
Souvenirs de Turquie (suite). — Antonio Ladrone.
Pruderie d'un douanier.
Huit jours à Pierre-sur-Haute et dans les montagnes du Forez (fin). — Charles Piéti.
Bibliographie. — Soliman-Pacha, par M. A. Vingtrinier. — Henry Dervyl.
Les Portes Dauphine et de Buei. — A. Goard.
Chez le compositeur Salvayre. — Furetières.
Lueurs de bon sens.
La Poste aux lettres.
Théâtres et concerts.
Autour de la scène.
Bulletin bibliographique.

CHRONIQUE

J'inaugure aujourd'hui la première chronique de *La Discussion*, mais si vous le permettez, je ne prononcerai pas de discours d'inauguration, — en ce moment, du moins. J'aurais bien à vous entretenir d'importantes réformes qui vont en faire le journal lyonnais mondain par excellence, en même temps que la publication *sui generis* la plus complète et la mieux renseignée; mais comme elles ne sont encore qu'à l'état de projet, j'attendrai, pour vous en toucher un mot, que leur exécution soit proche et certaine. On n'arrive pas d'emblée à la perfection; mais, en principe, l'humanité est perfectible, et, par suite, nous aussi. Nous parviendrons bien un jour au but que nous nous sommes proposé;

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie!

**

De quoi vais-je vous parler d'abord? Ah! je n'ai pas à chercher bien loin mon sujet: il est d'une actualité brûlante, froide plutôt: l'hiver! Nous ne sommes qu'en décembre et déjà la froidure est violente. Nos rues, il n'y a qu'un mois, retentissaient encore des pas tumultueux d'une foule sans cesse renouvelée. Aujourd'hui, la solitude règne en maîtresse; on dirait qu'un vent de malheur a soufflé et de la cité populeuse a fait un vaste désert. C'est la saison du repos pour la nature comme pour l'homme et les animaux ses frères, amis ou ennemis. C'est le moment des longues veilles où dans

La salle humide, à fleur de terre,
Aux lambris vermoulus, aux plafonds surbaissés,
l'on cause

De ces doux riens qui nous touchent de près;
où l'on entame

Tout à tour un récit de famille,
Un souvenir d'enfance où quelque jeune fille,
Passé avec ses chagrins qui furent nos secrets,
car,

Souvent le souvenir de la chose passée,
Quand on le renouvelle, est doux à la pensée.

Dieu! que triste est décembre! C'est des mois de l'année le plus désagréable; l'hiver rappelle invinciblement la vieillesse, entre la terre blanche de neige et le chef du vieillard chenu, ou blanchi par l'âge, le rapprochement est trop frappant, pour ne pas sauter aux yeux, et le froid, en glaçant le sang de l'âme, vient faire chanter dans son cerveau la kyrielle des idées lugubres.

Mais l'imagination renaît et la gaieté pétille quand l'âtre flambe joyeusement; les histoires vont bon train, épiques ou grivoises, militaires ou enfantines. À la campagne surtout, les veillées sont gaies; pendant que les gars, réunis autour du foyer dont la flamme s'élève en grondant, épluchent des graines de courges, pour en faire de l'huile, ou se livrent à quelque autre travail d'économie domestique, les femmes et les

filles reprisent et rapetassent le linge, et chacun raconte la sienne, gaie ou triste, réelle ou prodigieuse, tant imaginaire, terre à terre ou féérique, et là-bas, dans un coin, s'ébauche une fraîche idylle, grossièrement virgilienne, mais naïvement gracieuse et splendide d'ingénuité.

À la campagne ou à la ville, ceux qui ont un foyer peuvent, les pieds sur les chenets et la pipe entre les dents, endurer l'hiver.

Celui qu'il faut plaindre, c'est l'étudiant pauvre, l'humble journaliste ou le modeste ouvrier, après un travail, qui, le soir venu, dans leur misérable chambre, haut perchée, basse, humide et froide, travaillent avec opiniâtreté pour acquiescer la science, la célébrité, ou, plus simplement, quelques bribes d'ins-truction; sans feu, grelottant dans leurs vêtements trop légers, de temps à autre, pour réchauffer leurs mains engourdis par le froid, ils les frottent autour du verre brûlant de leur lampe fumeuse, et, pour se préserver d'une de ces maladies de poitrine que charrie l'air, mettent sur leur dos toute leur misérable garde-robe portant sur eux, comme le philosophe Bias, toute leur fortune. C'est à toi, étudiant pauvre et solitaire, que s'adressent ces vers émus de M. Zénou-Fière:

... Et tu connus, malgré l'étude,
Dans le gîte où tu rentrais seul,
Tout ce que l'âme solitude
Cache de glace en son linceul.

Par les soirs brumeux de décembre,
Tu sus combien il est amer
De franchir le seuil d'une chambre,
Où vous assaille un double hiver.

Tu sus quel froid vous étreint l'âme
Sur ce seuil plein d'un noir frisson,
Où ne pille aucune flamme,
Où ne vibre aucune chanson.

Et trop fier pour la foule vile,
Ton cœur, cet exilé charmant,
Au milieu de l'immense ville
Connut l'immense isolement.

Je n'aime pas l'hiver; bien des poètes ont amoureusement chanté le printemps, l'été ou l'automne; bien peu, sans doute, ont rimé des hymnes à l'hiver; ah! pourtant! j'aurais oublié la *Chanson de l'Hiver*, — en prose, que va faire paraître Jehan Sarrazin fils, notre collaborateur. Comment voulez-vous qu'un amant du grand air et de la liberté, caserné

Dans un réduit obscur, au soleil interdit,
aille célébrer

Les noirs ennuis des neigeuses soirées,
et glorifier une saison durant laquelle
tousjours

La nuit s'allonge, et le soleil nous fuit,
La terre est morte et ne fait plus de bruit.

tellement qu'on doit s'estimer heureux
si une fois par semaine, sublime condescendance!

Le soleil nous fait la surprise
De se lever dans un ciel clair

et de nous faire une gracieuse risette.
Peut-il chanter quand

Le bruissement, sur la vitre, en larmes condensé,
Voile d'un crêpe gris

les laideurs de la rue déserte et des
champs désolés.

Bien des poètes, en leurs chants, ont,
en passant, glissé leur petit mot, mais
pour abominer le rude hiver. Voici un
gentil sonnet que notre aimable colla-boratrice, M^{me} Constance M., nous a
adressé à ce sujet:

Au coin du feu.

Seule à mon foyer, j'écoute attentive
Le froid sifflement des vents agités
Tristement s'enfuit l'heure fugitive
Pendant que le feu jette ses clartés.

Et je suis des yeux sa lueur moins vive
Légère et bleutée, aux plis tourmentés.
Trois longs mois d'hiver, quelle perspective!
Avant de revoir les prés enchantés

Se couvrir encore d'herbes verdoyantes
Sous le vol joyeux des brises troublantes
Messagers ailés des clairs horizons

Qui vont secouant sur toutes les âmes
Des chants, des parfums, de célestes flammes,
Et soufflent gaiement sur ces noirs tisons.

Décembre, 1886.

Constance M.

En vérité, n'est-ce pas charmant? On
dirait presque des vers du famélique et
doux bohème qui eut nom Glatigny, et

qui fut un exquis Parnassien. Jene puis
résister au plaisir de vous citer de lui ces
jolis vers:

C'est l'hiver, sais-tu? l'hiver triste et sombre,
La morte saison où le ciel est gris.
Les vents orangeux soufflent en grand nombre
Par un long repos de six mois aigris.

Vois le noir aspect de chaque fenêtre:
Les hommes prudents ont épuisé un mois,
Sachant que l'hiver allait bientôt naître,
Fait provision de coke et de bois.

Oh! la froide bise! oh! le temps morose!

Mais de tous les malheureux que
viennent cingler au visage en passant.

Des vents les soufflets inconstants.

ceux que je plains le plus, ce sont les
pauvres, les vieux, les vagabonds et
tous les parias de la vie, membres de
l'innombrable famille des gueux. Sans
pains, demi-nus, ceux-là auront terriblement à souffrir, et je me demande
quelles pensées doivent traverser leur
cerveau, à eux qui en sont réduits,
pour se réchauffer, à considérer les
devantures éclairées des magasins,
quand ils voient passer un heureux de
ce monde chaudement enveloppé dans
un chaud pardessus de fourrures, les
pieds et les mains tenus au chaud par
des souliers ou des gants fourrés, et les
demi-mondaines avec des manteaux de
mille francs, dont un seul ferait vivre
ces malheureux pendant des années.

Où pourront-ils aller réchauffer leurs
membres engourdis, où passeront-ils
leurs journées et surtout leurs nuits? qui
le sait? Mais bientôt nous les retrouvons
sur les bancs de la correctionnelle,
sous la prévention de vagabondage ou
de vol; ils n'avaient pas de domicile et
on les a trouvés couchés dans une allée;
le ventre vide, ils ont soustrait un pain;
les pieds gelés, ils ont voulu, eux aussi,
être chaussés; ils seront condamnés. Si
du moins ils avaient pu voler quelques
centimes de mille francs, le tribunal les
acquitterait à coup sûr et leur témoi-gnerait sa sympathie.

Ces pauvres gueux gelés sont heu-reux de pouvoir trouver un asile contre
le froid, dans les églises, dont ils couvrent
le calorifère chauffé; aux cours publics
des Facultés, pendant lesquels ils dorment,
et dans les bibliothèques où ils
lisent Jules Verne et Alexandre Dumas;
auss, pendant l'hiver, les salles sont-elles pleines, tandis qu'en été

On me laisse tout seul admirer leurs attraits.

**

Le 1^{er} et le 6 décembre s'est effectué
le départ de la classe; ceux de vous qui
ont un fils ou, comme moi, un frère,
parmi les bleus, comprendront seuls
les regrets et les larmes qui les enva-hissent quand ils le voient partir pour
cinq ans, pour quatre ans plutôt; ils
savent par expérience ou par ouï-dire,
que le service militaire a été inventé
par des législateurs farceurs comme tout,
dans l'unique but, d'ém...bêter les
jeunes gens pendant les plus belles
années de leur vie, de 21 à 25 ans et de
les abrutir pour l'éternité.

**

Toute bibliothèque, on le sait, est un
lieu de silence et de recueillement;
n'empêche que parfois on se laisse faci-lement aller à tailler une bavette avec
les employés, et à s'offrir le plaisir gra-tuit de ne pas mettre en pratique la
maxime de Shakespeare: « Regardez
le temps comme trop précieux pour être
passé à babiller. »

Mardi matin, je me trouvais presque
au moment où l'on ouvrait la bibliothè-quede la ville (27, rue Gentil, au 3^e) et j'en-gageai une conversation avec M. X. (il
y aurait peut-être pour lui des incon-vénients à être nommé); nous parlâmes
politique, etc. à brûle pourpoint, il me
dit:

« Le ministère devait tomber; c'était
forcé! »

— Ah! bah! pourquoi ça?

— Parbleu! pour tant de cruches il
n'y avait qu'un Goblet.

Et voilà tout trouvé le mot de la fin
pour terminer ma chronique, en grande
partie rimée — par d'autres: Ronsard,
J. Soulayr, Baudelaire, Glatigny et
Constance M.

Henry DERVYL.

CROQUIS ROMAINS

II.

LA BÉFANA

La Béfana est une fée. Pendant la
période de fêtes comprise entre la Noël
et l'Épiphanie, elle récompense les
enfants qui ont été sages et punit ceux
dont la conduite a été mauvaise. On
donne aussi le nom de Béfana à cette
même période de fêtes.

La veille de Noël, (*Natale*) dans
l'église de l'*Ara-Caeli*, bâtiesur le mont
Capitolin, de petits enfants sont amenés
devant une chapelle représentant l'éta-ble de Bethléem où Jésus « *il bam-bino* » vient de naître. Là, dit-on,
inspirés par lui, ils improvisent, en
son honneur, des compliments et des
prières. Il arrive souvent que l'inspi-ration, je veux dire la mémoire, fasse
défaut; l'improvisateur reste court et
se tourne vers les parents obligés de
souffler la leçon mal sue.

De la Noël à l'Épiphanie (6 janvier),
il est d'usage, à Rome, de se réjouir
le plus possible. On s'invite pour se
gaver de victuailles et partager le *pane-tone*, sorte de grosse brioche dont
Milan a la renommée. On donne des
aubades et des sérénades, on se ruine
en cadeaux.

La nuit de l'Épiphanie venue, les
gens du peuple se livrent à un chari-vari infernal. On rencontre, dans toutes
les rues, des bandes de jeunes gens
soufflant, les uns dans des cornets à
bouquin, les autres dans des trompettes
en fer blanc assez semblables pour la
forme à celles qui figurent dans le
Jugement dernier de Michel-Ange.
Ceux-ci frappent à coups redoublés sur
de vieux bidons, ceux là se contentent
de crier à tue-tête, en suivant avec des
flambeaux.

Le rendez-vous général est place *Na-vone*. Cette place, très vaste, de forme
rectangulaire, est située non loin du
Panthéon d'Agrippa, au centre de la ville.

La façade bizarre de l'église Sainte-Agnès, trois fontaines monumentales,
contribue à donner à cette place un
aspect dont l'originalité s'impose à
première vue. C'est dans le voisinage de
cette place que *Pasquin* échangeait
de spirituels brocards avec son ami
Marforio.

Il est minuit; la place *Navone* offre
le spectacle d'une fourmilière.

On se pousse, on s'étoffe, on s'écrase.
Et quel vacarme! c'est à devenir sourd
et fou. On se croirait en plein sabbat.
Les diables, je veux dire les jeunes
Romains, se font un malin plaisir de
corner dans les oreilles des étrangers
que la curiosité a attirés en pleine
bagarre. Il est prudent de ne manifester
aucun mécontentement. Il faut avoir
l'air très flatté de la délicate attention
dont on est devenu l'objet, et le mieux
est de se munir à son tour d'une trom-pette qu'on achète dans les baraques
élevées autour de la place. Alors on
riposte victorieusement si on a du pou-mon. Et l'on finit même par s'amuser!

Le charivari dure toute la nuit, sans
discontinuer. Pauvres habitants du voi-sinage, que je vous plains!

A force de souffler ou de crier, les
têtes s'échauffent et il arrive inévita-blement que des querelles éclatent.
Alors, les couteaux s'ouvrent et il y a
du sang versé.

Cette singulière coutume d'un chari-vari nocturne et annuel, remonte aux
antiques *Saturnales*. Elles commen-çaient vers la Noël et se prolongeaient
jusqu'aux environs du six janvier.

Lucien raconte que les anciens pas-saient ce temps à manger, à s'enivrer
et à crier. Les esclaves, à qui tout était
permis, revêtaient la toge et se faisaient
servir par leurs maîtres, quand ceux-ci
n'avaient pas pris la sage précaution
de s'absenter.

Les *Saturnales* avaient été instituées
pour rappeler l'âge heureux où *Sa-turne*, chassé du ciel par Jupiter, était
venu régner sur le *Latium* et y
établir l'égalité entre tous les hommes.

III

LE GHETTO

Ce quartier, où les Juifs ont été par-qués jusqu'en 1848, s'étend sur une
partie de la rive gauche du Tibre. Pas

de quai. Les maisons plongent à même
leurs murailles grises et lézardées dans
les eaux limoneuses de ce fleuve qui
n'a rien d'imposant; c'est un égout à
ciel ouvert.

Avec ses ruelles où l'on peut à peine
passer deux de front, et où il faut en-jamber des enfants qui barbotent dans
des flaques boueuses; ses maisons lé-prosées, aux fenêtres desquelles pendent
des loques ignobles; ses boutiques
sombres où sont entassés de vieux chi-fons, de sales habits, tout un bric-à-brac misérable, le *Ghetto*, d'où s'échap-pent, comme d'un cloaque, des odeurs
nauséabondes, ressemble à l'hallucina-tion pétrifiée d'une sorcière ivre.

Cependant, toute cette hideur a sa
poésie; certains coins sont dignes de
tenter un aqua-fortiste; par exemple
le palais du *Governo-Vecchio* dont les
portiques sont à moitié cachés par le
marché aux poissons.

Mais ce *Ghetto* est un repaire où il
est dangereux de s'aventurer dès que
le soleil a disparu. Même en plein jour,
il faut se méfier de ces êtres hâves, au nez
crochu, aux regards haineux, qui vous
harcelent en demandant l'aumône ou
en offrant leur marchandise sans nom.

l'attention aux puces!

Le portique d'*Octavie*, érigé par
Auguste en mémoire de sa sœur, est une
des entrées de cette *cour des miracles*.
C'est aux environs de ce portique
qu'on a trouvé la *Vénus de Médicis*.
Une perle dans un bouge! Du reste, ce
quartier renfermait autrefois beau-coup de chefs-d'œuvre de l'art grec.
Sous le règne de Titus, ils ont péri dans
un incendie. On regrette surtout la dis-paration du *Cupidon* de Praxitèle.

Non loin du portique d'*Octavie* est le
théâtre de *Marcellus* dont les arcades
noircies sont occupés par des forgerons.
On dirait l'antre de Vulcain.

C'est en plein *Ghetto*, à l'angle d'une
petite place, que s'élève le palais des
Cenci-Bolognetti. Son aspect est en
harmonie avec le souvenir des sombres
dramas qui s'y sont perpétrés. Le jour
pénètre mal par des fenêtres grillées,
une sorte de tour masquée l'entrée, sur
une porte grimée la tête de Méduse.
L'infortunée *Béatrix Cenci*, un jour de
l'année 1605, quitta ce palais pour être
conduite à la prison, et de là au sup-plice. Elle avait fait assassiner son
père, mais c'était pour échapper à sa
dépravation. Elle n'avait que seize ans.

Son portrait peint par *Guido Reni*,
est au palais *Barberini*. Visage pâle,
lèvres d'un rouge vif, traits délicats,
yeux bleus noyés de langueur, cheveux
d'un blond roux, malheureusement ca-chés en partie sous un lourd turban
blanc, voilà le signallement de cette
beauté mièvre. On s'étonne qu'elle ait
eu l'énergie du crime.

La galerie *Barberini* renferme,
un autre contraste, le portrait supposé
de la *Farnarina*, beauté brune et ro-duste, que *Raphaël* aime. Méry raconte
bue le grand peintre ayant à représen-ter,
à la *Farnésine*, le triomphe de
Galatée, cherchait un modèle blond. Il
désespérait de le trouver, quand le
hasard, venant à son aide, lui fit ren-contrer la *Farnarina*. Et Méry nous
la décrit blonde avec des yeux d'azur,
des lèvres roses et une taille de déesse.
Or, le portrait peint par *Raphaël*, et
dont il est question ici, représente une
femme à la chevelure brune, aux yeux
noirs, aux épaules superbes. Le mystère
dont est voilée la maîtresse du divin
Sanzio n'est pas encore éclairci.

On montre toujours (à tort ou à
raison, peu m'importe) dans le quartier
du *Borgo*, au-dessus d'une boulangerie,
la fenêtre où elle avait coutume de s'ac-couder.

Une digression nous a entraîné loin
du *Ghetto*, nous ne retournerons pas
dans ce hideux repaire.

IV

LA MORRA

Connaissez-vous le jeu de la *morra*?
Ce jeu, fort en usage dans la classe ou-vrière, consiste en ceci: les deux adver-saires, placés en face l'un de l'autre,
élevent le poing droit à la hauteur de
l'œil, puis, en même temps qu'ils crient
un nombre ne dépassant jamais dix,
ouvrent un ou plusieurs doigts. Le ga-gnant est celui qui a crié le nombre

exact des doigts levés. Je dis *crié* à des-sein, car les amateurs de ce jeu ne mé-nagent pas leurs poumons. J'entendais
souvent de mon lit, la nuit, des joueurs
de *morra* attardés dans un cabaret voi-sin. La première fois, n'étant pas encore
renseigné, je faisais mille suppositions
sur la nature de ce bruit qui a quelque
rapport avec un formidable aboiement.

A force de faire manœuvrer les doigts,
ils s'énervent et s'ouvrent imparfaite-ment, de là des contestations qui dégé-nèrent en batailles à coups de couteau.
Le couteau tranche.... toutes les diffi-cultés à Rome. On comprend que ce jeu
soit souvent défendu par la police; mais
on sait bien que les règlements de police
sont faits pour être violés. Et, plus d'une
fois, j'ai vu, dans mes promenades noc-turnes, des gens qui jouaient à la *morra*
en pleine rue, à la lueur d'un reverbère.
C'était d'un effet sinistre.

Les Latins connaissent ce jeu qu'ils
désignent par l'expression *micare di-gitis*. Il y a des personnes qui trouvent
ce jeu bête. Bête par l'abus, certaine-ment, mais ingénieux cependant par sa
simplicité même.

V

BANCO DI LOTTO

Dans toutes les villes d'Italie, il y a
des bureaux où les gens du peuple vien-nent risquer, sur des numéros choisis
d'après certaines indications supersti-tieuses, leurs économies de la semaine.

Un jour, je confie à un Romain de mes
amis, que j'ai vu commettre, en rêve, un
assassinat. Là-dessus, mon ami tire de
sa poche un petit bouquin crasseux qui
ne le quitte jamais, le consulte et me
dit: « Assassinat correspond à tel nu-méro, jouez-le. » Et il ajoute, comme
frappé d'une inspiration subite: « Quelle
chance vous avez! C'est aujourd'hui
vendredi 13, jouez 13 aussi. Du reste,
je m'associe avec vous; nous sommes
sûrs de gagner! » Je me laissai convain-cire. Ce que nous avons gagné? — Rien.

Quand il meurt un grand homme, on
se livre, d'après son âge et les dates des
principaux événements de sa vie, à des
calculs cabalistiques devant fournir des
numéros gagnants. Jouer un ambe,
c'est à-dire deux numéros, peut rap-porter 300 fois la mise; terme, 5.000
fois; quaterne, 60.000 fois. C'est allé-chant. Les riches eux-mêmes se lais-sent tenter. Que de rêves échafaudés
sur la mise livrée au sort! Que de priè-res ferventes adressées à la Madone!

Le tirage a lieu tous les samedis après
midi. Devant chaque bureau stationne
une foule anxieuse. Voici qu'on affiche
les numéros. Il y a comme un éblouis-sement dans tous les regards. Il semble
que chaque joueur reconnaisse, dans les
numéros étalés là, ceux qu'il a choisis.
Mais non; c'est une ironique illusion.
Et on entend gronder des jurons éner-giques, des *sapermente!* des *acci-dente!* On ne jouera plus. Oh! non,
c'est la dernière fois! Serment de joueur.
Rêver toute une semaine que la combi-naison de numéros qu'on a trouvée va
vous assurer la fortune... mais c'est
du bonheur déjà!

Les rares heureux sont payés immé-diatement, sur la présentation d'un bil-let qui mentionne les numéros choisis et
la somme versée.

Tout compte fait, c'est l'Etat qui bé-néficie. Il encaisse, m'a-t-on dit, plus
de 150 millions par an.

L'Italie est la terre classique de la lo-terie. Elle y fonctionnait déjà du temps
des empereurs romains.

Marius BERGER.

(La suite au prochain numéro.)

THOMAS VOS⁽¹⁾

Il n'y pas de sort préférable à celui
de l'homme qui fume tranquillement sa
pipe auprès du feu...

Ainsi rêve le vieux Thomas Vos, en
lâchant des nuages de fumée grise.
Le vieux Thomas Vos ne donnerait
pas une mesure de cette belle neige
qu'on voit dans la campagne, aussi loin
que peut aller le regard, pour toutes les

(1) La *chanson de l'hiver*, en préparation chez Léon Vanier, éditeur.

fleurs qu'elle a ensevelies. Pas une mesure pour tous les soleils de mai !

Car Thomas Vos est un homme d'hiver et ce qu'il sait le mieux, c'est qu'il n'est pas de musique plus gaie que celle de l'eau qui bourdonne dans la bouillotte.

Demandez, demandez à qui vous voudrez dans le pays ou dans les alentours. Demandez quel personnage c'est que Thomas Vos, le garde forestier, et tout le monde vous dira : « C'est un vieux qui a des cheveux gris et une grosse casquette de loutre avec des guêtres de cuir, un manteau noir et un fusil : c'est un vieux qui court le nez à la gelée et se rôtit les jambes aux feux des veillées !... » Mais, il ne se trouvera personne pour affirmer qu'on l'a vu rôder par les prés en avril, pour regarder pousser les violettes. Fri ! Fri ! Fri ! i-i-i. Il n'y a pas de murmure plus léger que celui des marrons qui rôlisent...

Ce qu'il aime, lui, le vieux Thomas, c'est le gel qui fend la pierre, les frimas qui mettent des broderies d'argent aux manteaux des sapins, le vent qui brame et la glace sur laquelle les marmosets glissent en piaillant.

Il aime les vols de cigognes dans la brume ; la terre dure, les ciels gris et la porte rouge de son gros poêle de faïence ! Et tel que vous le voyez étendu dans son fauteuil, vous pouvez lui dire ce que vous voudrez, il vous répondra qu'il n'y a pas de meilleur parfum que celui du thé qu'on jette à l'eau bouillante...

Tout en s'assoupissant, il regarde la vieille horloge centenaire qui a sonné sa première heure, et il pense à son grand-père qui était entrebâillé ; il se voit encore sur les genoux de ce rude loup, écoutant les légendes terribles de la forêt ; il se souvient du temps où tout petit il traquait les pies et les écureuils ; il revoit les grandes chasses ; les cavaliers passant au triple galop dans les carrefours, la bête volant comme une ombre au delà des chiens... puis, c'est sa bonne amie — la petite Rose — qu'il connaît pour la première fois dans la hutte d'un cantonnier, un soir de pluie.

Toutes ces choses, il les retrouve dans la fumée de sa pipe, dans la buée de la bouillotte et dans le parfum du thé... et il voit bien d'autres choses encore... En regardant les poutres noires, il pense à sa bonne amie d'à présent ; elle s'appelle Rose aussi, et elle le mérite bien, car, fut-il jamais Rose plus rose en un japon de serge bleue, que cette petite servante qui range les assiettes fleuries sur le dressoir ?

Il la croit à lui tout seul, le pauvre homme, comme si les biches de quinze ans pouvaient avoir de vieux sangliers pour galants !

Mais, puisque cela lui est doux à croire, laissons-le ! Tenez, le voilà qui sommeille, et il s'en va à quelque chose, c'est bien à celle-là : « Qu'il n'est pas de sort comparable à celui de l'homme qui fume tranquillement sa pipe auprès du feu... »

Jehan SARRAZIN fils.

PRÉSAGE D'HIVER

Le thermomètre est à la glace,
De l'hiver voici la préface,
De givre les champs sont couverts,
Le soleil s'est voilé la face,
Novembre de son souffle chasse
Le vêtement des arbres verts.
Les malheureux de notre race
Passent, en faisant la grimace,
Maudissant ce nouveau revers,
Sous l'humide toit cherchent leur place.
Lorsqu'au dehors passe et s'efface
Le tourbillon glacé des airs,
Assis près du foyer vorace
Trouvant sa chaleur effluve
On cause de maint fait divers.
O dame, joyeuse et vivace
Parmi les bois ses s'entrechoie
Répandant ses parfums amers
Dans la pénombre de l'espace.
Tandis que l'âme, froide et lasse
Voit tout en noir dans l'univers,
Plein d'amour et de jeune audace,
Heureux le couple qui s'enlace
Aux bals brillants, aux gais concerts,
Et, du bonheur suivant la trace,
Méprisant du temps, la menace
Fait des printemps de ses hivers.

Constance M.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Coup d'œil rétrospectif

Par suite d'une erreur de mise en page, la fin de la 2^e partie de notre étude sur l'ancien théâtre des Célestins ayant été omise dans le numéro de jeudi dernier, nous la reproduisons aujourd'hui.

J'estime d'ailleurs, et c'était là mon but en commençant ce travail, avoir suffisamment démontré que, si nous avions habituellement, avec un directeur intelligent, une troupe d'artistes de la valeur de ceux dont je viens de parler, le théâtre des Célestins retrouverait bientôt son ancienne prospérité, et, comme autrefois, pourrait nourrir le Grand-Théâtre. Ce résultat faciliterait singulièrement la tâche de l'administration municipale, pour laquelle l'exploitation de nos deux théâtres devient un souci continu et une charge de plus en plus onéreuse.

Toutefois, j'insiste sur ce fait que l'on a trop aristocratisé ce petit théâtre. Pour réussir, il doit rester populaire, c'est-à-dire, continuer à être un amalgame du Palais-Royal et de l'Ambigu, ou du Porte-Saint-Martin ; le rire ou les pleurs, voilà son lot ; les prétentions

études de mœurs, formant le fond des pièces à la mode, y sont déplacées ; mieux vaudrait, ainsi que cela se pratiquait il y a une quarantaine d'années, avoir un grand théâtre pour la représentation, sur cette scène, des pièces littéraires, et, notamment, du répertoire classique. Cette troupe, dont les représentations alternaient avec celles des œuvres lyriques, comprenait des artistes d'un très grand mérite ; entr'autres un premier rôle, M. Tony, qui avait toutes les qualités requises pour son emploi, et un vieil acteur comique, M. Cassard, qui jouait les comédies de Molière à la perfection.

Dans cet ordre d'idées, je souhaiterais encore, que l'emplacement occupé par le parterre fût agrandi au moins de deux bancs ; il a été trop sacrifié aux stalles de parquets. Cependant le parterre n'est pas tant à dédaigner ; c'est là que se succèdent, de génération en génération, les plus fidèles habitués du théâtre : ceux qui croient un peu que c'est arrivé, et avec lesquels s'établit l'entente cordiale qui soutient les acteurs dans l'exercice de leur difficile et ingrate profession.

UN ANCIEN DU PARTERRE.

L'affluence des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la suite de l'étude de M. HENRI DERYVL sur PIERRE DUPONT.

Nous donnerons dans notre prochain numéro une savante étude de notre collaborateur M. PROSPER DONOT, un de nos plus jeunes, mais non un de nos moins érudits archéologues lyonnais et forçiens : LES CHATEAUX DE COUZAN ET DE CHALMAZELLES. Chemin faisant, M. DONOT répond à quelques assertions émises à la légèreté par M. CH. PIVOT, dans HUIT JOURS A PIERRE-SUR-HAUTE ET DANS LES MONTAGNES DU FOREZ.

Notre collaborateur CAPRICIO qui a déjà écrit pour nous deux gracieuses silhouettes de femmes ; DOUA-HOUDAH et ADA BLANCHE, donnera celle de M. et M^{me} NERSON, les sympathiques et bien connus duettistes comiques de la Scala.

Outre les nombreux articles annoncés depuis longtemps, nous commencerons prochainement une série d'études lyonnaises, dont la première sera : LE THÉÂTRE JOL. (LA CRÉCHE).

A bientôt les portraits de SOLIMAN PACHA et de MM. SOULARY, VINGTRIENIER, RAVERT, etc.

PALINODIE

Je viens de recevoir d'un lecteur une critique fort spirituelle sur ma poésie « Courtisane », que la Discussion a publiée récemment (voir n° 6 du 18 novembre), ainsi que sur « l'Amour qui tue » (n° 7 du 25).

De cette critique de mon très aimable correspondant — critique que je regrette de ne pouvoir reproduire ici, vu son caractère confidentiel — il résulte que « Courtisane » n'a pas été comprise comme je l'avais rêvée. Je n'en recherche la cause que dans la faiblesse de mes moyens ; car, bien souvent, la plume est impuissante à transcrire fidèlement l'impression que lui transmet le cerveau, malgré l'axiome de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Il en est de la poésie comme de la peinture, sa sœur ; une fausse touche peut faire prendre une surface concave pour une surface convexe, et réciproquement. De même en littérature.

Je vais donc essayer de me justifier. Mon Aristarque m'accuse de les traiter comme de venimeux reptiles, ces femmes qui nous amusent ! Il l'insinue finement qu'un brin de morale serait plus efficace que le « bec des noirs corbeaux », pour faire comprendre aux courtisanes qu'elles glissent sur une pente fatale.

En premier lieu je suis persuadé que si au lieu de s'intituler « Courtisane », ma poésie avait eu pour titre : « Parjure », elle n'aurait pas donné lieu à cette interprétation, et, par suite, à la présente réplique, car nous sommes tous intraitables, nous autres hommes, sur cette matière de la foi violée.

Nous qui acquittions les maris jaloux qui assassinent à coups de revolver, serons-nous moins indulgents pour les poètes qui tuent au figuré avec des fleurs... de rhétorique ?

Il faut toujours se représenter le poète, qui maudit la femme, sous les traits courroucés d'un amant déçu. — Bien qu'il n'en soit rien dans ce cas, oh ! non.

Ce n'est donc pas la Courtisane idéale de mon correspondant que j'ai voulu peindre, celle à qui il suffirait pour se réhabiliter.

D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

comme l'a si bien dit le sublime Titan de la pensée. Non, ce n'est pas celle-là.

Ce n'est pas cette Margot folâtre, qui jette par-dessus les moulins ses bonnets de vierge et les trilles argentins de son rire, qui voltige d'amour en amour comme le papillon de fleur en fleur.

Non, encore une fois, ce n'est pas celle-là.

C'est l'amante parjure que je bafoue ; celle qui, timide et rougissante, donne son cœur dans un élan inconscient de volupté malsaine, celle qui jure un éternel amour, et qui, foulant aux pieds les serments de la veille, devient la femme éhontée qui vend ses baisers à prix d'or et prostitue sa chair.

Il y a quelque différence, comme vous le voyez.

La femme est tellement mobile d'aspect, qu'il est extrêmement difficile de l'analyser. Tel qui, aujourd'hui, l'adore comme une idole, brisera demain le piedestal et rêvera d'écraser la déesse fragile, image forgée dans un moment de folie !

Pourquoi ? Parce que dans tout cœur féminin il y a de la perfidie à un degré quelconque.

Pour être vraiment femme, il faut savoir aimer et savoir haïr ; aussi, dans toute femme, vous verrez une comédienne. Grattez la chatte lascive, vous trouverez la tigresse aux ongles d'acier !

Eh mon Dieu, oui ! c'est comme cela. J'aurais bien voulu, à défaut de latin, vous conter la chose en volapük ou en style décadent ; mais je dois vous avouer que je ne suis point assez versé dans les secrets de la linguistique pour dissenter d'aussi savante façon.

Il est dit quelque part que toute femme qui n'est pas à Dieu est à Vénus. Il y a dans cette pensée comme un arrière-parfum d'amoureux mysticisme ! En style moderne (pas décadent !) cela pourrait se traduire par : toute femme qui n'est pas à son foyer est à Plutus, en passant par le temple de Vénus... Mercantile, celle à qui les filles de Chypre avaient jadis voué un culte.

Ecoutez plutôt ce qu'en dit l'auteur des Lettres à Emilie.

« Elles (les filles de Chypre), se prostituaient en son honneur sur le rivage de la mer et tiraient de ce commerce infâme des sommes considérables et des bijoux dont elles se composaient une dot, avec laquelle elles se mariaient. On assure qu'elles devenaient alors d'honnêtes femmes, et que, chez nous, on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il ! »

Que de scepticisme renferme et « ainsi soit-il » de Demonstrier !

Mon correspondant me conseille de faire vibrer la corde de la morale, et d'essayer d'arracher au ruisseau la femme déçue !

Mais nous sommes dans un siècle où il est de bon ton d'être sceptique. La morale : rengaine !

Vive le scepticisme, Evohé ! Beauclaire ! Richepin ! Voilà les moralistes de l'avenir !

Nous ne sommes plus au temps des Socrate et des Platon, ces rigides qui avaient dans leur grandeur calme quelque chose de la sérénité froide des marbres. L'ère des grands dévouements est passée ; Éponine et Cornélie ont vécu ! Le vent est aux Messalines.

La morale ! La pauvre se réfugie maintenant sous l'égide protectrice de l'école naturaliste. Quand donc les décadents se posent-ils à leur tour en défenseurs de la morale la plus... XX^e siècle, la plus... décadente enfin ? Oh ! alors ce sera le dernier mot sur cette science aride, et les philosophes pourront plier bagage et faire des feux de joie de tous les petits joloux à maquillage et des éponges parfumées ayant appartenu aux courtisanes des siècles disparus !

Quel rêve ! Cette morale-là sera le plus beau jour de ma vie ! diront les Joseph Prudhomme d'ailleurs !

On aura beau m'accuser de pessimisme, je serai toujours convaincu de la perfidie innée de la femme.

Sexe charmant, dit mon critique ! Oui, sexe charmant, mais f... asseusement charmant ; Vénus me pardonne, mais j'allais écrire un mot bien peu galant !

Oh ! cette galanterie française, nous la tenons de race, allez (! ?) comme j'ai eu raison d'intituler cela : Palinodie ! Nos pères rimaient des fadeurs aux maris parquées de leur siècle ; pour quoi ne les imiterais-je pas ? car j'ai la prétention d'être un galant homme (aoh ! shocking !) en dépit de cette boutade ; aussi me souviendrai-je toujours, que si l'homme est le roi de la création, la femme en est le... chef-d'œuvre !

Etes-vous satisfait, mon cher critique ; et vous, madame ?

LUC ARGELES ?

LETTRE D'UN GONE

A Monsieur le Père de Lion

Mon ami Glodé Bonpié y di come ça que de la disecution y né la lumière et que pour lors il a fondé avec une riben-bele de cheuns gones le journal la Disecution a seule fin qui y é chonéte lampion de pu dans not bone vile de Lion ça tant besoin detre éléré si tellement que si ça continu encor louten on y vera pu rien du tout pas pu dans les affaires de la vile que dans les ru où les bec de gaz y zon l'air de se courir après.

E ben mossieu le mère cette fois je sui pas toutafait de l'avis de mon ami Glodé car en effet pu y disecute au conceil municipale, pu sa s'embrouille, pu ça devien obscur et moïn on y voi clair. Aïen je veu pas ezagéré mai y a bin dé zan qui zon nomé une comicien des os pour étuguié le nombreu projet qu'on leur z'a soumis. Y zon d'abord comencé par le projet Michaud qui était tout ce qui y avait de beau que c'était épâtant mirobolant et qu'on ne pourrait pas faire mieux, mai le projet Michaud na pas tardé à l'érefroidir considérablement quan on a parlé des projet Villard, Claret et de tous les otre que ça été une avalanche car il en paraît o moïn un toules moi et bin entendu y son tou-jours pu avantageu que les précédent y doive conter moïn cher et fournir pu d'o et patati et patata si ben que si ça continu ça sera une inondation come on

en aura jamais vu que se sera quasi un déluge et que les quèque gone qui se seront pas noyé et quoron reussi a monté jusqua fourvière y secron aussi en voyan ça O que d'o que d'o. Mai enfin les choses y zen son pas encor toutafait la heuressemen et je croi que cémoi qui voit tout barbouillé de noir car y son en train de disecuté justemen sur ça au conceil municipale et qui disecuteront encor louten.

Mai Mossieu le Père a par ca est ce que vou ne pourriez pas me donner des nouvelle de tous les otre projet qui z'étaï également a l'étude et don on nentend plu parlé, ainsi on devai construire : un cran pon qui devai relié fourvière à la croi rouce, refaire le pon de l'hotel dieu et du midi, achevé le palé Sin pière, construire un musée distoire naturel lécole de droi, ouvrir la ru de la république jusqua perrache, faire une ficel de la place troi paqué jusqua la croi rouce et encore des tramevai un peu partout, élevé un monument plasse de la république, etc., etc. Ous que ca en est tout ca mossieu le mère, vou n'en savé probablement pas pu que moi la dessus et tou ces projet y continu de dormir religieusement dan le carton de l'hotel de ville. E bin y devrai bin me passé un peu de leur someil a moi qui peu pas dormir du ton e pourtant je n'ai pa la goutte.

Enfin mossieu le mère vou z'allé évidemen dir que j'abuse de vot complaisance, mai vou zavourai que cé nécessaire et qu'il fau apsolumen que je vous mette au courant de toute le z'affair de vot bone vile de lion. — recevez mossieu le mère mes salutations vot cervitteur et contreribuab.

Jean BONNEIL.

SOUVENIRS DE TURQUIE

(Suite)

Les Arméniens préfèrent donc la servitude à l'indépendance ? !...

— Bien au contraire !

L'Arménien est d'un esprit vif, mais d'un caractère craintif. Il est courageux mais pas audacieux. Certes, l'instruction, basée sur les méthodes pratiquées en France, réforme aujourd'hui ses mœurs et ses idées. Il a espoir dans l'avenir, et il sait qu'il ne doit compter que sur lui-même pour reconquérir son indépendance dont il est fier. Il songe à cela sans fatuité, se proposant d'agir au moment opportun.

La guerre turco-russe de 1878 était une bonne occasion. Après ses défaites, la Turquie se trouvait dans une situation fort précaire. Vaincue, elle se voyait dans la nécessité de se soumettre aux volontés des autres puissances, réunies en congrès à Berlin, (réunion proposée par M. de Bismarck). Les chefs hiérarchiques de la nation arménienne profitèrent de cette situation, d'ailleurs très favorable, pour réclamer leur indépendance, ou tout au moins des réformes. Dans ce but, des délégués furent envoyés auprès des cabinets de Saint-Petersbourg, Berlin, Paris et Londres. Au Congrès de Berlin, les puissances prirent en considération les plaintes justifiées des Arméniens, et donnèrent droit à leurs réclamations. L'article 61 fut rédigé en leur faveur dans le sens de réformes nécessaires, que la Turquie prenait l'engagement d'exécuter, — engagement qu'elle n'a en rien tenu, jusqu'à présent.

L'article 61 fut adopté pour des considérations politiques, et non par humanité, comme on pourrait le croire. Toutes les puissances avaient d'avance que la Turquie ne remplirait jamais ses engagements. (On la connaît bien depuis 25 ans).

L'Angleterre prit la défense des Arméniens-Turcs, dans le but de leur plaire, de conquérir leur sympathie, et par ce moyen, empêcher l'occupation par la Russie de l'Arménie-Turque, car cette occupation eût donné aux Russes la clef du golfe persique.

La Russie, non moins intéressée dans la question, cherchait à plaire davantage aux Arméniens. Bismarck a participé à l'article 61, non pas par humanité — c'est un diplomate sans cœur — mais parce que cela favorisait réciproquement l'adoption de certains autres articles, avec lesquels il n'était pas mécontent de voir enchaîner le 61^e. Quant aux autres puissances, l'Autriche servait l'Allemagne, et l'Italie, l'Angleterre. Seule, la participation de la France était désintéressée.

La situation est toujours la même en Arménie, et les puissances ne s'en inquiètent nullement. Si, au fait, de temps à autre, l'ambassadeur d'Angleterre et parfois même celui de Russie — quand d'autres questions sont en suspens et qu'il y a froissement entre eux et la Sublime-Porte, réclament l'exécution de l'article 61, mais c'est tout. Le gouvernement turc s'empresse de les satisfaire sur d'autres points et aussitôt l'article 61 retombe dans l'oubli, et il en sera toujours ainsi.

L'article 61 a donc été adopté par pure politique. Les diplomates — ceux de l'Angleterre sont fameux — s'en occupent entre une tasse de thé et un verre de rhum, quand ils sont las de ne rien faire, et les pauvres Arméniens se trouvent toujours exposés aux mêmes souffrances physiques et morales. Aussi, préfèrent-ils le joug russe et ont-ils hâte d'en finir avec les Turcs. Ils acclameront la rentrée des armées Russes dans leur pays et se soumettront aux volontés d'Ozar en attendant mieux... — Espérez en l'avenir. Avant même 1895, l'horizon s'obscurcira à l'Occident et....

— Et... à l'Orient, il sera décidé si l'on doit boire le *vodka*, la *bière*, le *pale ale*, le *vin* ?

— ! ! ! ? ? ? !

En ce moment, je fus bousculé par un cheval qui portait deux grands paniers remplis de pains et dont le maître criait :... *Ekmekdjisse* ? (marchand de pain ; boulanger ambulant). Je ne lui dis rien, parce que d'abord la rue était étroite, et ensuite, parce qu'il avait, paraît-il, annoncé sa présence en criant : *Varda* (prenez garde).

Antonio LADRONE.

(La suite au prochain numéro.)

La pruderie d'un douanier

En vertu d'un statut qui prohibe « l'importation des publications indécentes », la douane américaine vient de saisir et de confisquer un certain nombre d'exemplaires d'une traduction anglaise de l'*Heptaméron*, adressés à une librairie de Washington.

Certes, un statut de ce genre est on ne peut plus légitime : un pays a parfaitement le droit d'interdire non seulement l'importation, mais en général la vente de produits qui ont pour résultat, en dernière analyse, de vicier la source même de la prospérité morale et physique de la nation. Ce danger a singulièrement grandi de nos jours, à Paris et ailleurs, et les pouvoirs publics ne font que leur devoir en frappant le commerce des publications obscènes. Nous avons en France une loi très sage et très sévère sur « l'offre » de ces objets-là, qui suffirait à tout si le parquet n'affectait systématiquement de l'ignorer pour s'en tenir à la loi générale sur la presse qui est antérieure d'une année. Quand on a une pareille loi, il faut l'appliquer ; mais il faut aussi l'appliquer avec mesure et intelligence ; or, la douane américaine, en confisquant l'*Heptaméron*, a manqué totalement et d'intelligence et de mesure.

Le premier secrétaire du *Treasury Department*, ayant été interrogé sur cette saisie, en a donné des explications incroyables. « Si le langage de l'*Heptaméron*, a-t-il dit, n'est pas précisément obscène, il est impur par les idées qu'il suggère. Personne ne deviendra meilleur en le lisant. De plus, le mérite littéraire qui pourrait permettre une exception n'est applicable qu'à l'original italien et non à une traduction. » Lorsqu'on est assez ignorant pour confondre l'*Heptaméron* français avec le *Décameron* italien, la pieuse reine Marguerite, mère de Jeanne d'Albret, avec le Florentin Boccace, on ne devrait pas se mêler de la censure des livres ; on peut être un excellent douanier, on est un piètre critique. M. Fairchild — c'est le nom de ce douanier — sera bien étonné s'il apprend un jour que l'auteur de l'*Heptaméron* a composé de nombreux cantiques spirituels, qu'il lisait tous les jours la Bible, qu'il inclinait vers le protestantisme, qu'il protégea les débuts de la Réforme en France.

Il suffit d'ouvrir l'*Heptaméron* pour voir que Marguerite n'entendait pas du tout écrire un livre licencieux. Des voyageurs, revenant des bords de Caunterts, sont retenus par une inondation dans une abbaye. Ils s'ennuient et demandent à la dame la plus ancienne de la compagnie de leur indiquer un passe-temps. « Mes enfants, leur dit-elle, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile ; car, ayant cherché toute ma vie le remède à l'ennui n'en ai jamais trouvé qu'un, qui est la lecture des saintes Lettres, en laquelle se trouve la vraie et parfaite joie de l'esprit dont procèdent le repos et la santé du corps. » Le conseil est un peu grave. On décide pourtant que le matin on le suivra. On se rassemblera dans la chambre de la bonne dame qui lira la Bible et en tirera des enseignements. Puis on ira à la messe. Entre la messe et les vêpres, on se racontera des histoires, les cent nouvelles, l'*Heptaméron*. Ainsi encadrées, les cent nouvelles ne peuvent être immorales d'intention. Elles ne sont que gaies, — gaies, comme on l'était au seizième siècle, d'une gaieté un peu grossière, un peu malapprise, sans la décence qui s'introduisit chez nous un siècle plus tard. C'est ainsi que l'on causait, il y a trois cents ans, dans la société la plus distinguée qui fut au monde. Entre ce livre et le *Décameron*, il y a un abîme.

Boccace nous peint l'explosion de vie sensuelle qui marqua la grande peste du quatorzième siècle, la rage de ce qu'il n'appelle pas, comme M. Renan, la recherche de l'idéal, mais tout crûment l'appétit carnal.

Interdire l'*Heptaméron* parce qu'il s'y trouve des grossièretés, c'est condamner toute la littérature de la Renaissance, non pas seulement notre Rabelais, notre Montaigne, mais le plus froid des Hollandais et des érudits, Erasme, qui a parfois d'étranges crudités, et Shakespeare, qui est rempli de discours passionnés et de propos sales. Vous, monsieur Fairchild, un peu de logique : arrêtez à la frontière toute édition de Shakespeare où l'on n'aura pas supprimé les discours d'Hamlet aux pieds d'Ophélie et les réflexions du portier du château où Macbeth vient de commettre son crime ! Si c'est pour un pensionnat de demoiselles que vous montez la garde à la frontière, nous vous approuverons de toutes nos forces, et nous vous conseillerons même de saisir au passage *Roméo et Juliette* : il n'est pas sûr que nos filles « deviennent meilleures » en lisant les adieux du matin de ces deux jeunes époux, et « ces adieux, sans être obscé-

nes », pourraient leur « suggérer des idées » qui les troubleraient. N'admettez que des éditions expurgées, comme l'auraient fait vos ancêtres les puritains, de rudes hommes, qui ont toute notre sincère admiration, mais qui ne sont peut-être plus de notre temps. Et tenez, à votre place, nous irions jusqu'au bout : c'est la Bible elle-même que nous confisquerions comme « publication indécente », car il y a de quoi rougir à parcourir certaines histoires de la *Genèse* ou à méditer diverses pages du *Cantique des cantiques*. Ce Salomon avait des hardiesses !... Nous nous y fierions moins qu'à la « Marguerite des Marguerites. »

(République française.)

HUIT JOURS A PIERRE-SUR-HAUTE

et dans les montagnes du Forez

(Suite et fin.)

On nous fit pénétrer d'abord sur une terrasse située devant la porte principale. C'est une petite pelouse où fleurissent les marguerites, les rosiers, les dahlias. Aux quatre coins se dressent sur des poteaux chancelants, vermoulus, quatre statues fort anciennes, très grossièrement sculptées, de saint Benoît, saint Bernard, saint Antoine et une que nous n'avons pu reconnaître. A gauche, une masse de rochers, formée par une dizaine d'énormes blocs cyclopéens enchevêtrés comme par hasard, se dresse à une hauteur de quinze pieds. Ce monticule de granit a vu sa pointe s'émousser, puis disparaître sous le ciseau de l'ouvrier ; on y a établi, il y a déjà longtemps, un moulin à vent, qui disparut lui-même par la main des Pères qui y ont placé un élégant Calvaire auquel on arrive par quelques marches d'escalier péniblement taillées dans le roc. On aboutit à une étroite plate-forme, destinée à retenir ceux que le vertige pourrait gagner. En effet, le rocher de l'Hermitage domine et s'avance en pointe au-dessus d'un précipice de plus de 100 mètres et si, par imprudence ou par accident, le visiteur oubliait de rester strictement dans le centre de son observatoire, il tomberait dans le gouffre béant ouvert sous ses pieds.

De là, la vue s'étend fort loin. Noiretable et toutes les dépendances de Saint-Jean-la-Vêtre sont à nos pieds ; puis vont en échelonnant la région : le château de Merlay, le château d'Urfé, etc.

Un des blocs qui composent le Calvaire de l'Hermitage offre une disjonction très marquée d'avec son voisin ; c'est là qu'habita et vécut le premier ermite. On peut lire gravés sur le rocher, qui forme le frontispice de cette triste demeure, ces mots, presque effacés : « Speculum penitentis ; » puis, sur un écarteau : « La meilleure de écoles est celle du malheur. Honneur et gloire à l'hermite, enfant d'Urfé. » Il y a en outre deux autres grottes dans le jardin.

Après avoir visité l'intérieur, nous entrâmes dans la maison principale. Sur la porte on lit « Quarentana 1663 — Fondat. 1746. »

En entrant, une odeur de vide, d'humidité, une impression de tristesse, de deuil nous saisit. Nous nous demandions pourquoi cette maison n'était pas habitée, pourquoi les anciens anachorètes qu'elle abritait, que tout le pays vénérât, qui étaient aussi bienfaisants qu'indoffensifs avaient dû s'enfuir bien loin. Et cette idée faisait bondir d'indignation nos cœurs de patriotes... mais laissons cela et continuons notre récit.

Les murs de l'immense bâtiment dans lequel nous nous trouvons ont une épaisseur de plus d'un mètre. Les appartements sont vastes, dénudés, austères. Une longue table et des sièges de vieux bois, un grand crucifix entouré d'une madone et de quelques fleurs artificielles ; voilà le luxe du réfectoire et c'est la pièce la plus riche.

La chapelle est plus luxueuse, mais cela s'explique ; la piété des uns, la reconnaissance des autres se sont chargées de décorer ces murs tristes et sombres qui entendraient jadis former tant de vœux, demander tant de grâces et sans doute aussi, exaucer tant de prières !

Nous revînmes à Chalmazelles qui était mon quartier général ; à mon retour, j'y trouvai un rappel à Lyon. Avec regret, je dus quitter mes hôtes qui avaient été pleins d'égards pour moi et ce pays si riche, si abondant en sites pittoresques.

Je repris, seul cette fois, la route de St-Georges-en-Couzan, route assez accidentée et dont j'ai déjà parlé.

St-Georges n'est guère connu que par le fameux château de Couzan qui domine la colline de ce nom et dont il n'existe que des ruines éparses peu intéressantes à visiter. De cette ancienne abbaye de Bénédictins, qui remonte au XI^e siècle, il ne reste qu'un puits immense qui fut employé à la relégation (!) sous la domination féodale.

On va encore voir à St-Georges, le pont du Diable, qui, à mon avis, ne justifie pas la réputation que lui ont créée les gens du pays. Ce n'est autre chose qu'un pont vulgaire, en dos d'âne, jeté d'une seule travée sur le Lignon, au fond d'une gorge sauvage, à une hauteur de huit mètres environ. Il a été réparé en 1800, mais a été construit au XII^e siècle...

J'ai parlé de tout ce qu'on peut visiter en huit jours dans la partie la plus pittoresque du Forez, il ne me reste plus qu'à parler des mœurs et des coutumes de ce pays, telles qu'ont pu me les révéler mes observations.

Les indigènes de Pierre-sur-Haute et de la région, sont, avant tout, ferme-

neut religieux. Leurs croyances sont ancrées fortement chez eux et ils les défendent énergiquement. L'histoire nous apprend qu'au moment de l'abjuration d'Henri IV en 1534, les Forézien furent les plus fougueux partisans d'un prince catholique.

Les Foréziens parlent un patois appartenant aux dialectes romans. Ce patois est très gracieux, se prête avec à la versification. Sa naïveté ne rien de son élégance, et, dans, il est aussi agréable à entendre, pressif dans son élocution.

Les mœurs des Foréziens sont un peu natives. On ne retrouve pas dans la nasse de leur région, cette espérance, cet esprit malin, cette dévotion ; ainsi dire de ce qui résultera de un tel fait, qui se retrouvent chez lyonnais. Il y a la franchise, la pureté, l'honnêteté dans le cœur, mais il y a trop de naïveté, trop de laisser aller dans les manières de faire.

Les Foréziens sont essentiellement commerçants. Ils essayent tout ; chaque industrie leur semble bonne pourvu qu'elle rapporte. Leur simplicité leur favorise l'acquisition d'une certaine sagesse qu'ils conservent soigneusement. Mais nos voisins ont bon cœur, ils sont très hospitaliers. Je m'en suis aperçu et les en remercie.

Ch. Prév.

BIBLIOGRAPHIE

SOLIMAN-PACHA

(Suite).

Dans un ouvrage, ainsi composé presque sans documents locaux, avec très peu de renseignements tirés des archives des familles intéressées, il eût pu se glisser de nombreuses erreurs, si l'auteur eût été moins consciencieux ; mais Pierre Mathieu a écrit que « s'il y a une perle à écrire des choses fausses, c'est une honteuse courtoisie à dissimuler les vraies » alors même qu'elles ne sont pas à l'honneur de l'homme dont on raconte la vie. M. Vingtrinier met en pratique cette maxime, que sans doute il connaît et estime qu'il convient de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ».

L'historien avait fini par s'identifier avec son héros, par faire corps avec lui et vivre de sa vie. Un reste, quand bien même quelques erreurs se fussent glissées dans ce compact volume, l'auteur en serait bien excusable. Mais, je dois dire qu'elles sont peu nombreuses et peu importantes pour la conduite générale de l'ouvrage ; M. Vingtrinier est lui-même le premier à le signaler ; il n'y a pas de fausse honte à reconnaître loyalement qu'on s'est trompé.

Au chapitre I^{er}, p. 23, on lit : « M. de Ségur, maître des cérémonies, conseiller d'Etat, oncle du comte Paul-Philippe et parent de l'ex brigadier Ponchat, etc. » Un jour, M. Vingtrinier reçut de Bresse une lettre qui lui demandait pourquoi il avait écrit « M. de Ségur, parent de Ponchat » et insinuant qu'il pouvait être le second fils du premier. A cette lettre, il fut étonné que les renseignements à cet égard ayant fait défaut, on n'avait pas osé émettre une assertion peut-être fautive, et qu'on avait simplement indiqué la parenté, certaine, qu'il a rectifiée plus tard.

Quelques mois après, on put lire dans la plus savante des Revues, que la collection est indispensable à tout travailleur, qui a compté ou compte parmi ses collaborateurs M. de Ségur, Gustave Flaubert, Maxime du Camp, Aimé Vingtrinier, Paul Lacroix-Jacob, etc., on put lire dans l'intermédiaire des Chercheurs et Curieux du 10 octobre 1886, la note suivante :

« M. Octave de Ségur. — Quels étaient les liens qui unissaient M. le comte de Ségur, maître des cérémonies sous Napoléon I^{er}, le comte Philippe de Ségur, auteur de l'Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée, et M. Octave de Ségur, capitaine au 8^e de hussards en 1811, blessé en 1813, à Wilna ?

« Ce dernier n'aurait-il pas été sous-officier dans le 6^e de hussards, sous le pseudonyme de Ponchat ?

« Pourquoi M. Octave de Ségur s'était-il caché sous ce nom du 3 thermidor au 15 avril 1809 ?

« A. VINGT. »

Dès le numéro du 25 octobre, la réponse était donnée, nette et précise :

« Octave de Ségur. — Les trois Ségur dont il s'agit ne sont autres que le père et ses deux fils. « Le comte Louis-Philippe de Ségur (1783-1830), diplomate et historien, maître des cérémonies sous Napoléon I^{er}, fils aîné de Philippe-Henri de Ségur, maréchal de France et d'une riche créole, M^{lle} de Vernon, épousa, le 8 avril 1777, Antoinette-Elisabeth-Marie d'Aguesseau, de laquelle il eut :

« 1^{er} Octave-Henri-Gabriel de Ségur, né l'année suivante, élève distingué de l'Ecole polytechnique, il s'appliqua d'abord à l'étude des sciences physiques et naturelles ; Marie-Jeanne à M^{lle} Félicité d'Aguesseau, il fut nommé sous-préfet à Soissons, mais il disparut brusquement de cette ville en 1808, après la naissance de son troisième fils, et alla s'engager dans un régiment de l'armée d'Italie ; c'est alors qu'il aurait pris le pseudonyme de Ponchat, mais je n'ai rien trouvé à cet égard. Après avoir été quelque temps prisonnier des Autrichiens, il revint en France, et, en 1811, servit comme capitaine en Espagne ; devenu chef d'escadron, il fit la campagne de Russie. Enfin, sous la Restauration, il entra dans l'état-major de la garde royale. Des chagrins domestiques furent la cause de son engagement et le poussèrent à chercher la mort sur les champs de bataille. Il finit par un suicide, en se jetant dans la Seine, le 18 août 1818.

« 2^e Philippe-Paul de Ségur, né le 6 novembre 1780, et mort le 25 février 1878, auteur de l'Histoire de Napoléon et de la grande armée, et de plusieurs autres ouvrages historiques ; ainsi que son père, il fut membre de l'Académie française. »

« A. D. »

Ne peut-on pas, dites-moi, appliquer avec raison à ce modeste en son format, mais savant recueil, le proverbe dont, nous, les hommes en raccourci, avons coutume de décorer l'exiguïté de notre taille : dans les petites boîtes sont les bons ouvrages ?

Cette réponse rectifiant à merveille une légère erreur, M. Vingtrinier la donne en appendice ou en note dans la prochaine édition, car la première, dont onze ou douze cents exemplaires seulement ont été mis en vente, ce qui serait bien peu pour un roman de MM. Ohnet ou Zola, mais ce qui est énorme pour un ou-

vrage de pure érudition, a été rapidement enlevé, on peut le dire, et de tous côtés, l'on réclame un nouveau tirage.

C'est une erreur dont je félicite sincèrement l'auteur et dont je suis fier pour lui ; c'est une consolation de voir qu'il a gardé un talent toujours jeune, ce vaillant l'auteur, déjà chargé d'années, et dont la neige de la vieillesse commence à parer la tête de cheveux gris et clairsemés, et que si l'âge glissant qui ne s'arrête

a pu refroidir son corps, son imagination et son esprit sont restés aussi brillants, aussi chauds qu'en sa prime jeunesse et vivent longuement en leur jeune verdure.

Et peut-être, qui sait ? sera-ce cet ouvrage de longue haleine qui immortalisera M. Vingtrinier, mieux que ses nombreux volumes, romans, opéras, biographies, critiques ou vers.

Soliman-Pacha, plein de renseignements curieux, de vues nouvelles, orné de notes intéressantes, est d'une lecture attrayante.

L'auteur a soigneusement précisé ses dires en indiquant toujours les sources d'où il les tirait.

Allons, ce n'est pas en vain que M. Vingtrinier a consacré vingt belles années de sa vie à la composition de cette admirable étude d'histoire moderne, et pâli si longtemps sur un travail ardu dont il est sorti un chef-d'œuvre de style et d'intérêt.

Henry DRAVY.

LES PORTES DAUPHINE ET DE BUCI

On lit dans La France :

Le sol de Paris, fouillé sans trêve, pour l'exécution des travaux édilitaires ou particuliers, met à chaque instant à jour des souvenirs intéressants du passé.

Les ouvriers de la Ville, en creusant une tranchée, rue Mazarine, presque au coin de la rue de Buci, en face l'hôtel de Valenciennes, ont retrouvé les substructions de l'ancienne porte Dauphine.

Cette porte, bâtie en 1639, plus de trente ans après l'ouverture de la rue Dauphine, se composait, d'après la Topographie française (éditée en 1648), d'un bâtiment sans étage, à toit aigu, percé d'une grande baie en plein cintre, entourée d'une chaîne de pierre en bossage ; il fut détruit en 1673, comme l'indique la plaque en marbre noir, actuellement en très mauvais état, posée à la hauteur du premier étage de la maison portant le n^o 50 de la rue Mazarine, qui délimite exactement son emplacement.

Le fond de toutes les propriétés (numéros impairs) de la rue Mazarine a pour limite l'ancien mur d'enceinte, soit intact, soit aminci ; les cours des maisons et leurs bâtiments sur la rue occupent la place du fossé comblé en 1609, et la rue Mazarine, représente l'ancien chemin de la contrescarpe, dit autrefois rue des Fossés-de-Nesle.

L'eau de la Seine, dans les crues d'hiver, remontait presque aux environs de la porte de Buci, et y séjourait au moyen d'écluses établies près du pont de la Tour-de-Nesle ; en été, le fond du fossé était à sec, sauf un mince ruisseau d'eau croupie que l'on voit tracé sur le plan du La Vau, sous le nom d'égout Saint-Germain.

On a quelquefois confondu la porte Dauphine avec la porte Buci. Cette dernière, bien plus ancienne, était située à l'extrémité de la rue Saint-André-des-Arts, au coin de la rue Contrescarpe ; elle portait, en 1209, le nom de Saint-Germain-des-Près, parce qu'elle avait été concédée à l'abbaye de ce nom à titre d'indemnité pour des terrains repris.

Les religieux la revendirent, en 1250 ou 1352 à Simon de Buci, conseiller du roi, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de 20 livres parisis. La possession de la porte entraînait le revenu des droits d'octroi de celle-ci.

Le nom de Saint-Germain passa alors à la porte suivante, appelée « des Cordeliers » (Cordeliers) ou « des Frères-Mineurs ».

Le séjour d'Orléans s'étendait de la porte Buci à la rue de l'Eperon. Valentine de Milan y logeait.

C'est par cette porte de Buci que les Bourguignons entrèrent à Paris, en 1418, par suite de la trahison de Perrinet Leclerc ; elle fut appelée « la porte des Anglais ».

La porte de Buci était une des plus belles de la ville, elle était flanquée de deux tours et sur la façade s'élevaient les armes de la ville.

Sauval dit que le logis de la porte de Buci, avec les allées des murs, depuis la dite porte jusqu'à l'hôtel de Nesle et deux tours étant édifiés murs, fut baillé (1558) aux archers de la ville pour y entretenir des batteries pour l'exercice du jeu de l'arc. La porte fut abattue en 1672 ou 1673.

Les fossés de l'enceinte, du côté de la porte Dauphine, ne furent entrepris que vers 1336 et on les recréna sous Charles V et François I^{er}. Le prévôt de Paris affirmait l'usage sur toute la ligne et la pécherie dans les endroits pouvant recevoir et retenir l'eau au moyen d'écluses.

L'enceinte méridionale ne fut terminée qu'en 1412 ; elle avait été commencée dix ans après l'enceinte septentrionale, et les propriétaires du terrain où elle passa furent indemnisés.

Les murailles de l'enceinte étaient encore très solides en 1434 et Gilles de Metz dit à ce sujet : qu'on y amènerait bien une charrette dessus ». Ce n'était pas l'opinion de Rabelais cent ans plus tard. Il fait dire à Panurge :

« O que fortes sont et bien en point pour garder les oysons en nue !

« Par ma barbe ! elles sont complètement meschantes pour une belle ville comme ceste-ci : car une vache avecques ung pet en abattrait plus de six brasses. »

A cela Panurge répond « que le courage des citoyens est la meilleure des murailles. »

A. GOARD.

Chez le compositeur Salvayre

L'Opéra-Comique a donné, cette semaine, la première représentation d'Egmont. Cet événement musical a suggéré à Furetères, du Soleil, l'idée d'interviewer le jeune et brillant compositeur :

Je suis donc allé rue Saint-Petersbourg où il a planté sa tente. En voyant un visiteur, le domestique a manifesté un véritable effroi : — « Mais M. Salvayre travaille, monsieur, il ne reçoit personne. » Enfin, j'insiste et l'on m'introduit dans l'atelier du maître.

« Assieds-toi, me dit-il, n'ouvre pas la bouche, et laisse-moi finir ces dernières pages d'orchestration ; j'ai trente copies à mes trousses. Ah ! quelle vie. » Et reprenant sa plume comme si je n'étais pas là, il continue à courir les petites lignes de notes, d'indications hiéroglyphiques particulières à son art.

La lampe qui est placée devant lui éclairait bien la tête de Salvayre que je peux considérer tout à mon aise dans le feu du travail. C'est une physionomie toute méridionale que la sienne. Il est né en effet à Toulouse en 1847 et il a donc bien près de la quarantaine. Le teint est d'un ton mat, le front démesurément développé, le nez fin et aquilin, la barbe d'un beau noir, les sourcils bien dessinés et des yeux « de belours » selon l'expression de Courbet lorsqu'il parlait de lui.

Aviez-vous jamais examiné attentivement l'œil d'un compositeur ; il ne ressemble en rien comme expression à celui des autres. On dirait que pour lui la vision est intérieure et qu'il ne regarde pas ce qui se passe sur la terre, mais bien la féerie créée par son imagination. Salvayre l'a aussi ce regard d'inspiration, si merveilleusement rendu dans le portrait fameux de sainte Cécile.

Les notes qu'il écrit hâtivement, on dirait qu'il les entend et qu'une voix mystérieuse les lui dicte. C'est comme si je n'étais plus là.

Après avoir détaillé le visage du maître de céans, je regarde ce qui l'entoure. A côté de lui, tout à portée de la main, un piano d'Erard où le compositeur doit, à mesure qu'il traduit sa pensée sur le papier, essayer son improvisation. Sur les murs des toiles, des dessins d'amis, des portraits, quelques instruments de musique, et, dans un coin, un magnifique Vespéral sur lequel est posée une étoile, une calotte rouge. Souvenirs d'enfance des plus touchants ! Salvayre a été tout d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Toulouse. C'est là qu'il a ressenti sa vocation et qu'il s'est décidé à entrer au Conservatoire de la grande cité de Clémence Isaura. Rapidement il y devint l'un des premiers. Il chantait à ravir, mais en outre, il manifestait déjà ses aptitudes comme compositeur. Aussi M. Ambroise Thomas, faisant son inspection, le remarqua-t-il bien vite, l'emmena à Paris et le fit entrer à notre grand Conservatoire. On sait qu'il en sortit avec le prix de Rome, et qu'il ne tarda pas à affirmer son talent. De la ville éternelle, il rapporta un Stabat qui est exécuté chaque année aux concerts du Conservatoire. Et, bientôt, il composait avec grand succès.

Désormais les portes de l'Opéra lui étaient ouvertes et, en effet, il y fait représenter un ballet, le Fandango, qui est toujours au répertoire courant. M. Vaucorbeil, dès son arrivée à l'Académie nationale de musique, réclama de lui un opéra. Salvayre promit, et sur ces entrefaites, il rencontra à Saint-Germain M. Albert Wolff, qui lui proposa comme sujet Egmont.

L'épopée de ce héros de l'indépendance, de cette histoire au dénouement sombre, mais qui est un mélange d'amour et de patriotisme, devait séduire un compositeur passionné de mélodie, et épris des grandes symphonies du drame lyrique. vite on se mit à l'œuvre, à la grande satisfaction de Vaucorbeil, qui mourut au moment où il allait représenter cette œuvre capitale.

Il est inutile de rappeler comment de l'Opéra partition et livret sont passés à l'Opéra Comique. La chose n'a plus guère d'intérêt maintenant.

Ce qui est certain, c'est qu'il est vraiment temps d'arracher le jeune compositeur à un labeur effrayant. Et comme Salvayre avait raison de s'écrier : Quelle vie ! Non loin de sa table de travail, se trouve une vaste hauteuil, tout rempli de liasses de papier : c'est l'orchestration de deux actes d'Egmont. Quel labeur avant d'arriver à ce résultat de composer les morceaux, les chœurs, d'en faire l'orchestration. Et souvent lorsque tout est fini, il faut tout recommencer. Le temps passe pourtant, et une petite pendule au balancier bruyant est là pour le rappeler à Salvayre. Au fond de son atelier un immense divan recouvert de tapis persans et fait pour permettre au compositeur de se reposer et de rêver.

Faut-il maintenant parler du caractère de l'homme privé, des amis nombreux qui attendaient avec émotion cette soirée où le nom de Salvayre devait être proclamé au milieu des applaudissements. Mais qu'un mot appelé que Beethoven avait aussi composé un opéra avec l'Egmont de Goethe, mais certainement Salvayre qui n'a qu'un portrait d'homme dans son cabinet, celui de l'auteur immortel de Fidelio, a dû ne s'inspirer en rien de la musique du maître.

Le livret d'ailleurs, bien que tous les personnages de l'opéra allemand s'y retrouvent dans celui de Salvayre, ne renferme pas une action conduite de la même façon.

Faut-il maintenant parler du caractère de l'homme privé, des amis nombreux qui attendaient avec émotion cette soirée où le nom de Salvayre devait être proclamé au milieu des applaudissements. Mais qu'un mot appelé que Beethoven avait aussi composé un opéra avec l'Egmont de Goethe, mais certainement Salvayre qui n'a qu'un portrait d'homme dans son cabinet, celui de l'auteur immortel de Fidelio, a dû ne s'inspirer en rien de la musique du maître.

Le livret d'ailleurs, bien que tous les personnages de l'opéra allemand s'y retrouvent dans celui de Salvayre, ne renferme pas une action conduite de la même façon.

Faut-il maintenant parler du caractère de l'homme privé, des amis nombreux qui attendaient avec émotion cette soirée où le nom de Salvayre devait être proclamé au milieu des applaudissements. Mais qu'un mot appelé que Beethoven avait aussi composé un opéra avec l'Egmont de Goethe, mais certainement Salvayre qui n'a qu'un portrait d'homme dans son cabinet, celui de l'auteur immortel de Fidelio, a dû ne s'inspirer en rien de la musique du maître.

Le livret d'ailleurs, bien que tous les personnages de l'opéra allemand s'y retrouvent dans celui de Salvayre, ne renferme pas une action conduite de la même façon.

L'ŒUVRE DE BON SENS

La vertu, chez les uns, c'est peur de la justice ; chez beaucoup, c'est faiblesse ; chez d'autres, c'est calcul.

Gérard DE NERVAL.

Il n'y a qu'un seul vice dont on ne voit personne se vanter, c'est l'ingratitude.

Id.

Il n'y a jamais de quoi rouler carrosse avec le bénéfice des circonstances atténuantes.

Hippolyte BRIOLLLET.

Louis XVI aimait à se livrer à des travaux de serrurerie. Pendant que le roi forgeait, la Révolution soufflait.

Id.

L'homme propose et la femme... accepte.

Id.

On peut calculer l'importance d'un homme politique par la valeur des journaux qui le combattent.

Pierre GAY.

La laideur d'une amie est le seul sujet sur lequel les femmes s'accordent toujours entre elles.

Id.

POSTE AUX LETTRES

D'après de La Loupe, les Postes tirent leur nom de ce que des chevaux sont placés en certains lieux pour leur service : « In certis locis positi sunt equi » ; tandis que Dutillet prétend que Louis XIV voulut qu'on les appellât ainsi, comme pour dire disposés à bien courir : « Stationarios cursores idioma Gallico postas, quasi bene dispositos ad cursum appellari voluit a Græcis aggrôti, cursores regii. »

Leur usage remonte à une époque fort ancienne en Orient ; d'après Héro-

dote (livre 8, chapitre 98), les Perses en seraient les inventeurs, et Rollin raconte, d'après Xénophon, qu'après ses ordres pussent être portés avec plus de célérité, Cyrus établit d'espaces en espace des postes, où, des courriers, qui marchaient jour et nuit, trouvaient des chevaux tout prêts et par ce moyen, faisaient une diligence incroyable. Elles furent aussi organisées dans l'Empire romain et subsistèrent même après sa ruine, ainsi que le prouve un passage de Grégoire de Tours, qui dit (livre 9), que Childebert II voulant faire périr Rauching, donna des ordres et envoya des affidés munis de lettres et autorisés à se servir des chevaux publics pour mettre la main sur tout ce qui lui appartenait.

Abandonnées comme les voies romaines on prétend, mais sans preuves certaines, qu'elles furent réorganisées par Charlemagne ; on s'appuie sur ce passage du jurisconsulte Julianus Tabotius : « Carolus Magnus populorum expensis, tres viatorias stationes in Gallia constituit anno Christi octogentesimo septimo, priam propter Italiam a se devictam alteram propter Germaniam sub jugum missam, tertiam propter Hispanias. » En tout cas, par suite du partage de ses Etats, ces stations n'auraient pas subsisté longtemps.

Des messageries furent établies primitivement par l'Université de Paris qui, il est vrai, regarde Charlemagne comme son patron, mais dont la fondation ne remonte réellement qu'à Philippe Auguste ; elles servaient à transporter les jeunes gens qui venaient y faire leurs études et à faciliter les relations avec leurs familles.

Les messagers placés sous la protection de l'Université inspiraient et méritaient une grande confiance ; ils étaient chargés du transport de l'argent, des lettres et des effets de toute nature, et par suite, ils transportèrent des lettres et effets du public. Duboulay, dans son histoire de l'Université, cite des ordonnances de Philippe le Bel, du 27 février 1297, Louis X du 2 juillet 1315, sur les privilèges accordés à l'Université de Paris et ordonnant que ses messagers soient protégés par les autorités. Quoique aboli par une loi du 20 août 1790, je ferai remarquer que ce monopole paraît avoir continué, du moins en partie et en ce qui concerne l'argent et les effets, car de mon temps, vers 1830, il existait encore à Tours un vieux messager spécial qui, sans être en quoi que ce soit rattaché à l'Université, faisait deux fois par mois le voyage de Paris et entretenait les relations des étudiants tourangeaux avec leur linge et effets ainsi que l'argent qui leur était envoyé mensuellement.

Il est probable que le poète Eustache Deschamps était un des messagers de l'Université, car le service des postes ne fut organisé que par une ordonnance de Louis XI du 19 juin 1464. Ce roi établit sur tous les grands chemins du royaume de quatre lieues en quatre lieues, des dépôts de chevaux de légère taille pourvus de harnais et propres à fournir les courses nécessaires. Ces postes étaient réservés exclusivement au service public ; mais au XIV^e siècle, elles furent au service des particuliers. C'est ce que constate Brantôme dans sa Vie du maréchal de Strozzi (tome II, page 260 de l'édition donnée par Mérimée et Lacour), en racontant les farces de Brusquet, qui, quoique fou du roi, avait la charge de maître des postes de Paris : « Il n'y avait point pour lors nulles coches de voitures, ni chevaux de relais, comme pour le jour d'hui, qui emporte beaucoup la pratique des maîtres de postes de Paris. Aussi pour un coup, lui ay-je compté cent chevaux de poste, et ce d'ordinaire. Et pour ce, en ses titres et quallitez, il s'intitulait capitaine de cent chevaux-légers. Je vous assure qu'ils estoient bien légers en toutes façons, tant de la graisse, dont ilz n'estoient guères chargés, que de legereté à bien courir et mouscher. Auxquels chevaux et postillons il imposait très plaisamment les noms des bénéfices, offices, dignitez, charges, estats, que l'on court ordinairement en toutes diligences de postes. Et il ne faut point douter qu'ordinairement on aye vu tous les jours ces chevaux faire leur course ; encore n'y pouvoient ils chevir et falloir qu'ilz en fissent deux courses. Je vous laisse donc à penser le gain que pouvait faire Brusquet de sa poste n'ayant alors de coches, de chevaux de relai, ni louage (que peu comme j'ai dit) ; pour lors dans Paris, et prenant pour chaque cheval vingt sols s'il était français, et vingt-cinq s'il était espagnol ou autre étranger. »

J'ajouterais que Brantôme nous apprend que c'était l'usage des postillons de sonner de leur huchet ou cor lorsqu'ils arrivaient aux relais pour faire « accoster leurs chevaux. »

Le public se servit des Messageries de l'Université pour le transport de sa correspondance jusqu'à Louis XIII, et ce ne fut que pendant la minorité de ce prince que l'on permit aux courriers du Roi de se charger des lettres des particuliers. M. d'Almeras, alors contrôleur général des postes, organisa ce service, moyennant une rétribution laissée à l'arbitraire des directeurs de postes, puis les prix en furent fixés par une ordonnance de 1627. Il y avait donc une concurrence entre les postes royales et les messageries de l'Université ; mais celles-ci furent supprimées, quant au transport des lettres, en 1672, moyennant une indemnité, et Louvois, qui était surintendant des postes, publia en 1673 un tarif qui régla la taxe des lettres d'après les distances parcourues.

Insués les postes furent tantôt affermées, tantôt mises en régie et administrées pour le compte de l'Etat. La Ré-

volution maintint le monopole de l'Etat pour la poste aux lettres, et l'on sait ce qu'est devenu cet établissement jusqu'à nos jours.

Sous Louis XIV, lors de sa rentrée à Paris, après les troubles de la Fronde, Loret nous apprend qu'on établit à Paris, en 1653, une petite poste nécessaire par un redoublement d'activité dans les relations sociales ; il dit dans sa Muse historique, (lettre du 16 août 1653) :

On va bientôt mettre en pratique, Pour la commodité publique, Un certain établissement. (Mais c'est pour Paris seulement.) Des boîtes nombreuses et drues Aux petites et grandes rues, Où par soi-même ou son laquais On pourra porter des paquets, Et dedans à toute heure mettre Avis, billet, missive ou lettre, Que des gens commis pour cela Front chercher et prendre là, Pour d'une diligence habile, Les porter par toute la ville. Outre plus je dis et j'annonce Qu'en cas qu'il faille avoir réponse On l'aura par même moyen ; Et si l'on veut savoir combien Coûtera le port d'une lettre, (Choix qu'il ne faut pas oublier,) Afin que nul n'y soit trompé, Ce ne sera qu'un sou topé.

Cet essai, malgré son utilité, ne prospéra pas et n'eut qu'une courte durée.

A. D.

Intermédiaire des chercheurs et curieux.

SPECTACLES ET CONCERTS

GRAND-THÉÂTRE

M. Jourdain a fait son troisième début dans l'Africaine, et, résultat prévu, il a été accepté. Nous avons dit à plusieurs reprises ce que nous pensons de cet artiste, qui est un acteur consommé et un chanteur habile, trop habile même, car il escamote parfois la difficulté avec une adresse de prestidigitateur. Le public, qui a la prétention de ne rien passer, ne s'en aperçoit pas toujours. Ce ténor a la voix fatiguée, c'est incontestable. Le moment est proche où il devra abandonner une carrière brillante jusqu'à la cinquantaine ; il aurait été injuste de ne pas l'accepter pour finir la saison, d'autant plus que, doublant Mussart, il ne chantera guère qu'une fois par semaine.

Cette représentation de l'Africaine a été assez tenue, à part la façon brillante dont M^{lle} Bana a chanté son grand air du cinquième acte. Elle l'a détaillé avec infiniment de goût, en y mettant toute son âme.

**

Avec la nouvelle distribution des rôles, la représentation de Faust offrait l'attrait d'une véritable première. Aussi le public était-il nombreux ; il a été satisfait.

Massart, qui n'avait pas encore chanté, à Lyon, l'acte de Faust, s'en est tiré à son honneur. Si sa voix n'était pas suffisamment caressante dans les phrases de tendresse, en revanche elle vibrait superbe dans les passages de vigueur, tels que le duo du premier acte, le trio du duo et le trio final.

Souvent, le rôle de Marguerite est confié à un artiste qui, au point de vue plastique, est loin de réaliser le type adorable de la frêle et poétique héroïne de Goethe. C'est Marguerite longtemps après la faute, non repentie, et très engraissée. Cette fois, avec M^{lle} Veyredon, nous avons enfin l'illusion de la blonde et délicate jeune fille dont Faust a pu s'empêcher de première vue sans que cela nous ait surpris le moins du monde. Elle a donc joué ce rôle avec beaucoup de naturel, et la chante fort bien. A sa jolie voix cristalline, il ne manque qu'un peu d'ampleur. Au dernier acte, dans le trio final que le public enthousiasme à bisse d'acclamation. Elle a revêtu une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas.

M. Berthomme, dans le rôle de Méphistophélès qu'il interprétait pour la première fois, a obtenu un beau succès de chanteur. Sa voix facile, étendue, pleine, mordante, fait presque oublier la médiocrité du comédien.

La scène de la mort de Valentin a été fort bien rendue par M. Albert.

M^{lle} Dupont est un Siebel excellent. Si les chœurs ont été faibles, comme d'habitude, en revanche, le ballet a été correctement dansé. M^{lle} Sampietro est la grâce et la légèreté mêmes.

Somme toute, bonne représentation, la meilleure peut-être jusqu'à ce jour.

**

Lundi, la direction a donné, au bénéfice des inondés et des Fourneaux de la presse, une représentation extraordinaire dont voici l'attrayant programme : Les Grispe-sous, comédie en un acte, scène et duo du troisième acte de Rigoleto, un intermède composé de grands morceaux de concert, le troisième acte de la Juive, le quatrième acte des Huguenots.

Tous les artistes du Grand-Théâtre ont quelques-uns des Célestins ont prêtés leurs gracieux concours à cette belle fête ; la charité est de tradition parmi eux. Nous les remercions au nom des malheureux dont ils contribuent à soulager les misères.

Mario.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Toujours le Conseil judiciaire ; ce n'est pas souvent qu'à Lyon, une pièce, opéra, drame, comédie, tient aussi longtemps l'affiche, sans aucune suspension ou intermission. Pour varier un peu les plaisirs, la direction donne comme levée de rideau une amusante comédie en un acte, de MM. André Lenéka et Matrat : Bénié de Bayeux, bien interprétée.

Aux Célestins, on répète activement et ce moment deux remarquables comédies, qui permettront à la direction d'attirer le spectacle : Chef de division, comédie en trois actes, de M. Edmond Gondinet, et Les petites manœuvres, comédie nouvelle, en trois actes de MM. Busnach, Delaur et Champvès.

Nous pourrions donc peut-être reprendre la semaine prochaine nos comptes rendus ininterrompus par le bon succès d'un Conseil judiciaire.

J. D.

THÉÂTRE BELLECOUR

Le succès de Martyre ayant été très grand, le mois passé, M. Simon nous fait l'agréable surprise de nous en donner 3 nouvelles et dernières représentations au Théâtre Bellecour, samedi soir et dimanche en matinée et soirée.

